

ce qui est produit par l'ardeur bouillante et l'inexpérience de la jeunesse. Après avoir rompu cette lance, on est de droit grammairien, comme autrefois on était armé chevalier après une action d'éclat. Tous ces critiques n'ont jugé le travail de l'Académie que sur la lecture de quelques articles isolés, et non d'après une étude attentive et surtout suivie; ils n'en ont pas suffisamment saisi le plan et la méthode. L'Académie avait à s'occuper avant tout du sens des mots, de leurs acceptions propres et métaphoriques, de nos locutions proverbiales; en un mot, elle avait à fixer cette langue qui, à une clarté admirable, ajoute la pureté, la vivacité, la noblesse, l'harmonie, la force et l'élégance. C'était là son programme, et elle l'a consciencieusement rempli, en faisant de ses colonnes le dépôt des locutions, des constructions, des tours puisés dans nos meilleurs écrivains, et qui forment le fond même de la langue; de sorte que, si un nouveau vandalisme littéraire venait à détruire tous nos chefs-d'œuvre, le *Dictionnaire de l'Académie* seul survivant, il suffirait à reconstituer notre belle langue française, et à en faire retrouver toutes les ressources et toutes les richesses aux successeurs des Corneille, des Racine, des Molière, des Buffon, qui y puiseraient les matériaux nécessaires pour enfanter de nouvelles merveilles, comme les petits-fils des anciens preux n'auraient qu'à pénétrer dans un musée, à détacher les vieilles armures et à s'en revêtir, pour ajouter de nouveaux exploits à la gloire de leurs aïeux. »

Passons maintenant au dictionnaire de Furetière, et disons quelques mots de cette fameuse querelle qui fit tant de bruit à cette époque. Depuis 1637, l'Académie française travaillait à son dictionnaire, qui devait former comme le bilan littéraire de tous les mots alors en usage chez les écrivains et dans la bonne compagnie. Elle avait obtenu un privilège exorbitant, le droit exclusif de publier un dictionnaire, avec défense à tous de lui faire concurrence jusque par delà vingt ans après la publication du sien. Lorsqu'en 1662, Furetière fut admis dans la savante compagnie, on travaillait donc depuis vingt-cinq ans à ce fameux dictionnaire

Qui, toujours très-bien fait, restait toujours à faire.

Une fois élu, Furetière prouva sa vocation par son assiduité au travail du dictionnaire, et Charpentier raconte à ce sujet une anecdote qui, pour être bien comprise, demanderait une certaine connaissance des règlements académiques. A la fin de chaque séance, Furetière avait soin d'écrire son nom en tête d'une feuille, pour s'assurer d'être le premier inscrit sur la liste de présence à la séance suivante, et — c'est Furetière qui raconte lui-même, dans son deuxième factum, les bruits qui coururent alors à ce sujet — il avait soin d'arriver une demi-heure avant tout le monde, pour se donner le temps de copier le travail de la séance précédente. Le *Dictionnaire de l'Académie* presque achevé (1672), une partie du manuscrit fut confiée à un sieur Petit, imprimeur de l'Académie. L'impression alla jusqu'à la lettre M; c'est alors que Mézeray rédigea un mémoire par articles, aux termes duquel tout ce qu'il y avait alors d'imprimé du dictionnaire devait être détruit et recommencé, comme entaché de *fautes et d'ignorances grossières*, trop nombreuses pour être rectifiées par des *errata* ou par des cartons. Ces conclusions sévères déplurent à l'Académie, qui, cependant, quelques années plus tard, suivait le conseil de Mézeray. Toutes les pages tirées, au nombre de 1,200, rentrèrent dans le giron de l'illustre compagnie. Mézeray étant mort sur ces entrefaites, et un exemplaire étant demeuré en sa possession, ainsi que le manuscrit du reste jusqu'à la lettre P, un des académiciens fut chargé d'aller réclamer le tout aux héritiers, et cette mission échut précisément à Furetière. Si l'on en croit Charpentier, « Furetière rapporta fidèlement tout ce qui se trouvait de ridicule à l'inventaire de son ami Mézeray, et garda avec soin tout ce qu'il aurait dû rapporter à l'Académie. » Et il ajoute : « Le fidèle député vola l'exemplaire imprimé en cahiers. Le voilà riche en un jour, et son dictionnaire achevé. Il copie avec diligence, change quelques mots au commencement, et songe à avoir un privilège. » Cependant le dictionnaire que Furetière tenait en préparation, et dont il venait de lancer un extrait, faisait du bruit; l'Académie s'en émut et le chassa de son sein (1685). De là les factums de Furetière et ses apologies, où il assure que son dictionnaire *lui a coûté quarante années de travail; qu'il y a employé jusqu'à seize heures par jour*. Il affirme, à la date de janvier 1686, qu'il a fait voir, *il y a trois ans, l'ouvrage tout achevé; que le manuscrit remplissait quinze caisses*, où, depuis trois ans, *plus de deux mille personnes l'ont vu; que des libraires ont enchéri, pour l'avoir, jusqu'au prix de dix mille écus*; il expose enfin que *la révision de l'ouvrage prendrait plus de trois années à quelqu'un qui y donnerait tout son temps; qu'on ne saurait le lire en un an ni le recopier en deux, et qu'il faudrait au moins trois ans pour l'imprimer à deux presses*. La mêlée fut des plus vives; on traitait attiquement Furetière de *belître, maraud, fripon, fourbe, buscon, saltimbanque, infâme, fils de laquais, impie, sacrilège, voleur, suborneur de faux témoins, faux monnoyeur, banqueroutier frauduleux, faussaire, vendeur de justice*, etc. On pense bien que Furetière n'était pas en reste; ses épigrammes tombaient comme grêle sur les immortels; en voici un exemple :

François, admirez mon malheur,
Voyant ces deux dictionnaires;
J'ay procés avec mes confrères
Quand le mien efface le leur;
J'avois un moyen infailible
De nourrir avec eux la paix :
J'en devois faire un plus mauvais;
Mais la chose étoit impossible.

Le bon La Fontaine lui-même se fourvoya dans cette bagarre. Il en voulait à Furetière pour deux raisons : celui-ci l'avait appelé *jétonnier*, et lui avait reproché de ne pas savoir distinguer le bois en grume du bois marmenteau, lui qui avait été officier des eaux et forêts. Notre fabuliste laissa pour un instant se débattre ensemble les rats et les belettes, et décocha contre Furetière la flèche suivante :

Toy, qui de tout as connoissance entière,
Escoute, ami Furetière :
Lorsque certaines gens,
Pour se venger de tes dits outrageants,
Frappoient sur toy comme sur une enclume,
Avec un bois porté sous le manteau;
Dis-moy si c'étoit bois en grume,
Ou si c'étoit bois marmenteau.

L'épigramme était plaisante, mais le bonhomme la paya cher :

Çà, disons-nous tous deux nos vérités :
Il est du bois de plus d'une manière;
Je n'ay jamais senti celuy que vous citez;
Notre ressemblance est entière,
Car vous ne sentez point celuy que vous portez.

DICTIONNAIRE ÉTYMOLOGIQUE, ou *Origines de la langue françoise*, par Ménage; 1650, in-4°; 1694, in-8°. Cet ouvrage, qui jouit d'une grande réputation du vivant et même longtemps après la mort de l'auteur, est aujourd'hui de moins en moins consulté par les savants. Ménage avait plus d'esprit que de jugement. Comme tous les étymologistes qui l'avaient précédé, il partait de cette idée fort juste que la fantaisie n'a pas présidé à la formation des mots, et, comme il possédait parfaitement le latin, le grec, l'italien, l'espagnol et le français, il s'obstinait à trouver dans ces seules sources la raison pour ainsi dire mathématique de tous les termes de notre langue, laissant de côté le celtique et, à plus forte raison, le sanscrit, duquel, à l'époque où il vivait, on ignorait jusqu'à l'existence. Aussi, parmi ses étymologies, en compte-t-on un grand nombre qui ne sont que des suppositions plus ou moins ingénieuses, où la science étymologique n'a presque rien à voir. Un mot étant donné à Ménage, il le passait à son laminoir en disant :

Et si vous n'en sortez, vous devez en sortir.

On comprend qu'une telle méthode devait amener des épigrammes dans le genre de celle-ci du chevalier de Cailly :

Alfana vient d'*equus*, sans doute;
Mais il faut avouer aussi
Qu'en venant de là jusqu'ici,
Il a bien changé sur la route.

DICTIONNAIRE FRANÇAIS, contenant les mots et les choses, des remarques sur la langue et les termes des arts et des sciences, par Richelet, Genève, 1680. Ce livre est un des plus anciens monuments élevés en l'honneur de la langue française. A cette époque où notre idiome, après un laborieux enfantement de dix siècles, venait de briser le rude cocon qui l'enveloppait, un grand nombre d'esprits éclairés ne dédaignaient pas de concentrer toute leur activité sur de simples questions de philologie. Richelet était précisément une nature de cette trempe : savant grammairien, chercheur infatigable, habile dans la langue française, les langues anciennes, l'espagnol et l'italien. Son esprit, porté à la satire et au genre burlesque, se trouvait à l'aise dans la composition d'un ouvrage qui devait passer en revue tous les mots de la langue. Son dictionnaire est rempli de gaillardises, d'expressions triviales, de traits satiriques et même d'obscénités. Son humeur caustique lui avait créé beaucoup d'ennemis; son dictionnaire lui procura les moyens de s'en venger. Les plus maltraités sont Amelot de la Houssaye, Furetière et Varillas. Comme il avait été chassé de Grenoble à coups de bâton, à la suite d'un repas chez le président de Boissieu, où il s'était moqué de tous les convives, il écrivit dans son dictionnaire : « Les Normands seraient les plus méchantes gens du monde s'il n'y avait pas de Dauphinois. » Quand on parcourt les colonnes de ce lexique, il semble que l'on assiste à un repas auquel l'amphitryon a convié tous ses ennemis pour les empoisonner et s'en débarrasser d'un seul coup. C'est dire que le dictionnaire de Richelet était une sorte de curiosité, de friandise très-recherchée.

L'imprimeur genevois Widerhold en avait fait transporter secrètement quinze cents exemplaires à Villejuif, et il avait confié ce secret à Simon Bénard, libraire à Paris, rue Saint-Jacques. Celui-ci s'empressa d'en informer le syndic, qui fit saisir et brûler tous les exemplaires. Widerhold en mourut de chagrin trois jours après; mais le lendemain, en sortant de l'église Saint-Benoît, Bénard était poignardé par un inconnu qui s'échappa dans la foule.

Aujourd'hui les dictionnaires n'ont plus le privilège de passionner à ce point les esprits; c'est un honneur réservé à nos

comédies et à nos romans. L'ouvrage de Richelet est tombé dans le plus profond oubli, et il n'est plus apprécié que par nos savants bibliophiles et nos fins amateurs, qui en payent un exemplaire jusqu'à 100 fr. dans nos ventes publiques. Cet ouvrage a eu de nombreuses éditions expurgées; mais le *rara avis* est toujours l'édition de Genève.

DICIONNAIRE DE TRÉVOUX, ainsi nommé de la ville d'où sortit la première édition; 1704, 3 vol. in-folio, réimprimé pour la cinquième et dernière fois en 1771, 8 vol. in-folio.

On sait que Trévoux était autrefois le siège d'une célèbre Académie de pères jésuites. Là se trouvaient les pères Buffier, Bougeant, Castel, Ducerceau, Tournemine, etc. On connaît les épigrammes de Boileau contre les savants religieux, qui l'avaient attaqué au sujet de ses nombreuses imitations des poètes anciens. Scarron leur rendit justice à sa manière dans son *Virgile travesti* :

.....
A Rome, au pays de Cocagne,
Je veux dire dans le Pérou,
Ou dans la ville de Trévou,
Ville à présent de conséquence,
L'un des bureaux de la science,
Une boutique à beaux écrits,
Le réservoir des beaux esprits,
Et la célèbre Académie
Des sciences rimant en mie;
Enfin, l'Athènes de nos jours.
Mais retournons à mon discours.

C'est de cet asile studieux que sont sortis les *Mémoires* dits de Trévoux. Mais ce qui a surtout illustré la petite ville du département de l'Ain, c'est le dictionnaire qui porte son nom. Cet ouvrage était dédié par les jésuites au duc du Maine, prince souverain de Dombes, qui avait mis au service des révérends pères son imprimerie de Trévoux. Ce dictionnaire a joui d'un grand crédit auprès des lexicographes français et étrangers; on peut blâmer l'inexactitude des définitions, le choix peu judicieux des exemples; mais il n'en reste pas moins vrai que tous les auteurs de dictionnaires et d'encyclopédies ont puisé à pleines mains dans cet immense arsenal. Dans la préface de la quatrième édition, les auteurs disaient, en parlant de leur ouvrage : « Les amateurs du vieux style peuvent y satisfaire leur curiosité sur la plus grande partie des mots hors d'usage qui se lisent dans les auteurs anciens, et qui ont souvent plus de force et d'énergie que ceux qu'on leur a substitués. On n'y a pas oublié les mots de conversation; ceux qui ne sont en usage que parmi le peuple ou dans les provinces, et qu'on ne trouve pas ordinairement dans les autres dictionnaires. » Outre Furetière, Basnage, Richelet et l'Académie, les auteurs ont appelé à leur aide Ménage, Du Cange, Saumaise, Vossius, Ferrari, Caseneuve, Guichard, le père Thomassin, Pasquier, H. Estienne, et autres lexicographes et grammairiens. Une grande partie des articles de botanique fut revue par le professeur Jussieu, de l'Académie des sciences.

Le *Dictionnaire de Trévoux* n'est-il, comme on l'a dit, qu'une réimpression du dictionnaire de Furetière, refondu par Basnage de Beauval? Presque toutes les biographies l'assurent, et ce témoignage s'appuie sur l'affirmation singulièrement hasardée du père Nicéron, qui dit dans ses *Mémoires* : « Tout y est semblable, méthode, orthographe, exemples...; on y a laissé jusqu'aux fautes d'impression; il y a, à la vérité, quelques additions, dont la plupart sont entièrement étrangères au dictionnaire. » Ce reproche pouvait être fondé quant à la première édition; mais la cinquième n'offre aucun rapport avec le lexique de Furetière revu par Basnage : c'est un édifice entièrement nouveau, élevé sur l'ancien plan. Sans doute, le *Dictionnaire de Trévoux* a considérablement vieilli; mais il serait injuste de contester les services qu'il a rendus à la langue et aux écrivains.

DICIONNAIRE UNIVERSEL DE LA LANGUE FRANÇAISE, par Boiste, 1800, in-4°. Ce dictionnaire, dont l'auteur a voulu faire une espèce d'encyclopédie philologique, est tout à la fois un traité de grammaire et d'orthographe, un manuel de vieux langage et de néologie. Il est suivi d'un dictionnaire des synonymes, d'un dictionnaire des difficultés de la langue française, d'un traité des tropes, d'un traité de la ponctuation, d'un essai sur l'usage des lettres capitales, d'une table des conjugaisons, d'un traité de la versification française, d'un dictionnaire des rimes, d'observations sur la prononciation, d'un dictionnaire des homonymes et des paronymes, d'un vocabulaire de mythologie, d'histoire et de géographie; enfin, d'une nomenclature des termes d'histoire naturelle et de médecine. C'est un travail très-estimable, dont la nomenclature est beaucoup plus complète et beaucoup plus riche que celle de l'Académie. Mais cet ouvrage ne saurait faire autorité; il donne une foule de mots qui ne sont ni de la langue ni de l'usage; ses étymologies, dont aucune n'est raisonnée, ne sauraient avoir la moindre valeur; ses définitions, toujours extrêmement courtes, éclairent peu la signification des mots; il laisse trop à deviner; les diverses figures qu'il em-

ploie, ainsi que les abréviations qu'il accumule, sont un véritable grimoire pour celui qui cherche les différentes acceptions. Boiste a fait une sorte d'anatomie lexicographique; son squelette est complet, il n'y manque ni un nerf, ni un tendon, ni une articulation; mais la moelle, le sang, la chair, la vie enfin, y font complètement défaut.

Boiste était un esprit frondeur et parfois gaulois; beaucoup de ses exemples lui appartiennent; ils sont courts, nets, incisifs, et ont toutes les qualités du *multa paucis*. Ajoutons que le lexicographe nourrissait au fond du cœur un vieux levain de libéralisme qui en faisait un des boudeurs et des *idéologues* de l'empire, et cela, joint à l'abus des signes quasi hiéroglyphiques qui entrent dans son système d'abréviations, lui causa un jour un désagrément qui ne saurait mieux trouver sa place que dans une préface de dictionnaire, chose peu réjouissante par elle-même.

Un matin de l'année 1805, un agent de police se présente chez Boiste, et lui exhibe un mandat d'amener qu'il était chargé d'exécuter. La résistance n'était pas possible; Boiste s'habille en toute hâte et se met à la disposition de l'agent, qui le fait monter dans un fiacre et le conduit à l'hôtel de Fouché, chef de la police impériale. Lorsque Boiste fut introduit, le ministre était dans un grand état d'exaspération, et il adressa au lexicographe les plus violentes apostrophes, l'accusant d'avoir outragé l'Empereur. Boiste, stupéfait, ne sait d'abord que répondre; cependant, il se rassure un peu et fait observer au terrible ministre qu'il n'est qu'un pauvre grammairien et qu'il ne s'est jamais occupé de politique. Le ministre s'irrite, et, pour confondre Boiste, il lui fait lire dans son propre dictionnaire :

SPOLIATEUR, qui dépoille, qui vole — trice : loi — Bonaparte.

Tel était l'article qui outrageait la majesté impériale. On avait persuadé à Fouché que les qualifications injurieuses qui accompagnaient le mot *spoliateur* s'appliquaient au nom de Bonaparte, tandis que l'auteur voulait simplement indiquer que Bonaparte avait consacré l'expression de *spoliateur*, et surtout celle du féminin, dans un discours public.

Quand il comprit la portée de l'accusation, le pauvre lexicographe demeura si atterré qu'il ne put rien répondre. Il fut alors emmené et écroué à la Conciergerie par ordre du ministre. En vain plusieurs amis de Boiste se présentèrent chez Fouché pour lui soumettre des observations : il resta inflexible. Mais deux membres de l'Institut s'adressèrent directement à l'Empereur, qui accueillit ses *confrères* avec bonté et dépêcha aussitôt à la Conciergerie un aide de camp, avec ordre de faire mettre immédiatement le prisonnier en liberté. Fouché, averti par un de ses agents du contre-ordre impérial, relut l'article incendiaire avec plus d'attention et reconnut immédiatement sa méprise. Il eût bien voulu conserver secret ce petit incident, mais Napoléon n'était pas homme à manquer une si belle occasion de s'égayer un peu aux dépens d'un ministre dont il utilisait les services, mais qu'il méprisait au fond du cœur, et, le soir, il eut soin de le féliciter publiquement, au milieu d'une réunion officielle, sur son zèle éclairé. L'anecdote fit pendant quelques jours les frais des petites conversations à la cour et à la ville, et elle amusa tout le monde, y compris Boiste lui-même, qui la racontait très-plaisamment.

DICIONNAIRE UNIVERSEL DE LA LANGUE FRANÇAISE, avec la prononciation figurée; 1813, 2 vol. grand in-8°, par Gattel. Cet ouvrage fut très-favorablement accueilli dès son apparition; il rectifiait, sur un grand nombre de points, celui de l'Académie, qui s'obstinait à ne rien publier dans son majestueux silence, et qui devait encore apporter un délai de plus de vingt années à faire paraître son édition de 1835, si impatiemment attendue, et dont la lente élaboration rappelait trop souvent l'épigramme de Boisrobert :

... Tous ensemble ils ne font rien qui vaille.
Depuis dix ans dessus l'F on travaille,
Et le destin m'auroit fort obligé
S'il m'avoit dit : Tu vivras jusqu'au G.

Tandis que les quarante immortels sommeillaient paisiblement dans leurs fauteuils, de laborieux lexicographes se mettaient courageusement à l'œuvre, et Gattel doit être rangé parmi ces consciencieux travailleurs.

NOUVEAU DICIONNAIRE DE LA LANGUE FRANÇAISE, où l'on trouve tous les mots de la langue usuelle, les étymologies, l'explication détaillée des synonymes, etc., par Laveaux; 1820, 2 vol. in-4°. Laveaux était un philologue érudit, un savant lexicographe. Ses définitions sont claires, succinctes; sa nomenclature est plus considérable que celle de l'Académie; toutefois les détails qui concernent les animaux et les plantes n'appartiennent guère qu'à l'histoire naturelle pure, et ont une étendue qui est en disproportion avec la partie linguistique proprement dite; ses exemples sont très-multipliés; mais ce qui distingue particulièrement cet ouvrage, c'est un tact grammatical remarquable. Le même grammairien a composé un *Dictionnaire des difficultés de la langue française*, dont la librairie Hachette a donné, en 1847, une nouvelle édition revue avec un grand soin par M. Marty-Laveaux, son petit-fils. Aujourd'hui encore, ce dernier ouvrage, qui n'a pas vieilli, est un des meilleurs traités qui aient été composés sur les nombreuses anomalies de notre idiome national. Laveaux était un travailleur